

Ne redoutant ni fer ni feu ;
Car ton cœur, qu'il plaigne ou soulage,
Dans tout malheureux voit l'image,
L'image même de son Dieu !

ERNESTINE DROUOT,
Institutrice.

La Royauté d'un Jour ou la Fête des Innocents.

(Suite.)

LE PETIT VOISIN.

« Ne lui fais donc pas honneur à cette froide innocente, » dit une jeune voix ferme dans l'oreille d'Agnès, qui bondit. Cette voix était celle d'un troisième innocent habillé en grand-père, fils de l'avare possesseur de la maison habitée par la famille Aldenhoff. Depuis un quart d'heure, le petit voisin regardait Agnès du haut de sa porte, à lui, de sa porte en face, élevé au dessus du sol par un large perron à rampe de fer doré dans le goût espagnol. On voyait pendre à cette porte, toujours fermée, un noble pied de chevreuil, en signe de la richesse qui rendait cette maison saillante et enviée entre toutes.

L'aïeul opulent avait aussi, dès l'aurore, départi ses vêtements à Ferdinand Duhein, qui les portait avec une joie pareille à celle d'Agnès. Il était, à cette heure, décoré d'une canno à pomme d'or, d'une tabatière d'argent finement ciselée, d'un chapeau à trois cornes, dont son grand-père conservait précieusement l'usage. Ce grand-père puisqu'il faut l'avouer, malgré notre sympathie pour Ferdinand, passait, dans la paroisse, pour un Arpagon, bien qu'il fût propriétaire de la moitié des maisons de la rue natale d'Agnès. Ferdinand, qui avait en vain crié bonjour à la petite voisine, ennuyé de n'en être point aperçu, venait s'offrir à son admiration. Agnès aimait Ferdinand, qui n'était point fier et qui avait joué mainte fois aux osselets avec elle, l'innocente lui avait rendu de loin son bonjour par un signe de tête ; mais sa voix n'eût osé prendre l'essor vers la maison d'où sortaient tous les chagrins de ses parents, cette maison dont le maître s'armait de tant de rigueur contre son père qu'elle aimait comme on aime Dieu. Les mois saisis, prison, prononcés tout à l'heure à voix basse dans sa famille, laissaient l'empreinte de la tristesse sur son petit visage anical.

Ferdinand, trop éloigné pour causer comme il en avait envie, sans s'inquiéter de la dignité que lui imposaient ses habits de velours, avait enfin franchi la haute rampe et la rue, pour venir se plauter devant Agnès. Ils s'examinèrent d'abord sérieusement et se trouvèrent bien. Le monde était si nouveau devant ces deux cœurs d'anges, qu'ils sentaient à peine le souffle piquant de décembre ; ils semblaient être encore dans les frais jardins du paradis ouvert à leurs regards enlchantés. Ferdinand s'approcha du visage d'Agnès ; pressé de deviner au parfum ce qu'elle avait mangé, il respira curieusement sa bouche rose. Agnès, qui n'en faisait pas mystère, dit : « Que sentez-vous ? — Comme un fruit, » répliqua-t-il. Et elle dit oui, de la tête, avec un petit sourire. « Qu'as-tu commandé depuis ce matin ? continua Ferdinand, en train de parler, sans attendre la réponse. Moi, j'ai voulu le chocolat de grand-père, avec deux pains français chauds et beurrés ; j'ai voulu de la crème, du café, de l'ani-sette de Hollande et du vin de Grenache ; j'ai voulu dix feuilles imprimées en bêtes d'or, pour les découper et les mettre dans des livres ; tu en gagneras à la gageure pour des épingles, et je te rendrai les épingles. J'ai voulu des ombres chinoises, et je les ai eues ! J'ai commandé pour ce soir Raoul le joueur de violon, qui jouera des airs de contredance ; j'ai commandé Grenade le carillonneur, qui siffle aussi bien que la flûte. Ils viendront au dessert et ils auront du vin ; nos caves en sont toutes pleines. Moi, je boirai de l'hydro-mel, de la bière d'orge, et de tout, comme les hommes, et je serai content ! A présent, parle, toi. »

Mais Agnès n'eut rien à répondre. Qu'aurait-elle pu répondre ? Qu'aurait-elle pu raconter de son règne ? Toutefois il l'y contraignit, car il avait le ton péremptoire que donnent une canno à pomme d'or et un habit de bourrean bleu, chargé de brandebourgs en or. « De tout ce que j'ai voulu, dit-elle, on n'en a pas ; il y avait un œuf au beurre noir, mais je ne l'aime pas. Just, qui l'aime mieux, Pa mangé. » Ferdinand la regarda plein d'étonnement. « L'œuf était tout entier, au moins, fit-elle observer à Ferdinand. — Après, dit-il, qu'as-tu mangé ? — Plus rien. Tous les hier, j'avais de meilleures choses ; mais je crois que ce n'est plus la saison des gâteaux ! — Si ! C'est toujours la saison chez le pâtissier ; j'en ai commandé trente pour ce soir. — Ce n'est donc la faute de personne, » dit Agnès. Alors, malgré qu'elle fit effort pour être joyeuse, deux ruisseaux de larmes prirent leur cours le long de ses joues. Ferdinand, stupéfait,

perdit tout son aplomb ; son chapeau tricorne même parut triste sur ses longs cheveux châtains bouclés ; mais comme il s'était habitué dès le matin à dire Je veux ! il continua de même avec Agnès. « Je veux savoir pourquoi tu pleures !

— C'est que ma mère pleure. — Pourquoi pleure-t-elle ? Parce que ton grand-père veut que mon père aille en prison, à cause qu'il n'a plus d'argent pour payer nos loyers de Noël. On ne veut pas attendre qu'il en gagne ! Ma grand-mère a dit : Agnès a le droit, tout le jour, d'aller demander un délai, puis d'ajouter : Soyez humain, c'est un innocent qui vient vous le demander de la part du Sauveur ! mais mon père ne veut pas que j'aie dire cela contre une pierre, et ma mère pleure ; voilà ce que j'ai, Ferdinand. »

Ferdinand n'osa plus parler de son bonheur. Après avoir regardé devant lui, puis par terre, il s'en alla disant : « Adieu, Agnès. — Adieu, Ferdinand, » répondit la petite reine désolée, qui demeura là pour le voir s'en retourner, puis remonta lentement le perron, puis tira violemment le pied de chevreuil pour qu'on vint lui ouvrir, puis disparaître enfin tout à fait. La rue fut longtemps déserte.

LE PAUVRE.

Tout à coup, Agnès, dont les larmes s'étaient séchées au grand air, courut dans la cour où balayait sa grand-mère, et tendant les mains, lui cria :

« Ma grand-mère, donnez l'aumône, le bon Dieu est à la porte. »

Elle parlait d'un mendiant à la chevelure blanche levée en aurole d'argent sur la calotte noire qui couvrait sa tête ; son habit rouge, criblé de pièces de toutes sortes, était d'une forme bizarre, et à force de propreté, cette misère avait son lustre. On supposait cent ans à ce pauvre tout penché, qui ne parlait jamais en s'arrêtant calme et sérieux sur chaque seuil ; et les enfants de la ville l'appelaient Bon Dieu.

Madame Aldenhoff fouilla ses grandes poches avec empressement ; mais elle eut beau les interroger jusqu'au fond, elle n'y trouva que son étui plein d'aiguilles, son Christ en ivoire et son dé de cuivre, rien autre, ce qui la mortifia presque autant que sa petite-fille. C'était la première fois, depuis quarante ans d'aumône à ce pauvre, qu'elle avait toujours connu aussi vieux, qu'un refus interrompait d'elle à lui comme un fil entre le ciel et la terre. L'aieule s'arrêta en soupirant, et dit : « Je n'ai rien ! — Eh bien, alors, repartit Agnès, qui brûlait de donner elle-même le jour de sa fête, je vais chercher ma lettre de change. »

— Que veux-tu qu'il en fasse ?

— Il la mettra dans son sac jusqu'à dimanche ; c'est le jour de l'échéance, et mon oncle Jean, bien sûr, viendra la payer avant la messe.

— Ma parole vaut ton billet, mon enfant, et il croira. Mais aux pauvres qui ont cent ans, on ne donne pas de billet ; il vaut mieux leur donner à boire. »

Ainsi fit-elle.

Après avoir rempli de bière le grand vidercome pour le pauvre qui attendait son dû, la grand-mère prit Agnès par la main et s'en vint droit à lui.

« Buvez, lui dit-elle d'un ton courageusement triste, et faites-nous crédit d'argent pour aujourd'hui. Vous aurez le double l'autre semaine ; mais, s'il vous plaît, laissez votre bénédiction sur cette enfant, car c'est aujourd'hui sa fête. »

Le pauvre, ayant bu, la regarda gravement. Il fit en silence le signe de la croix, levant ses yeux jusqu'à la madone incrustée au mur frontal du logis qu'il hantait depuis tant d'années, et s'en alla rêveur et doux.

Agnès, frustrée en toutes choses, le regarda glisser de porte en porte, où de plus riches voisins avaient le bonheur de lui donner ; il atteignit bientôt près du pont l'enfoncement d'un vieux couvent détruit, où cette furtive image du Christ s'évapora comme un rêve.

L'OISEAU D'AGNÈS.

Il y avait encore un innocent dans le voisinage, mais celui-là ne paraissait pas sur sa porte. Il demeurait dans ce couvent abandonné des Récollets, dont on vient de parler, où son père, l'onneur de carrosses et de chevaux, tenait ses magasins à fourrages. Durant l'été, des mées d'enfants allaient jouer dans les vieux cloîtres, qui retentissaient de leurs cris perçants ; à cette heure, il y régnait un grand silence. Le carrossier, qui aimait beaucoup le petit Amé, unique enfant de son vovage, ne travaillait pas joyeusement, car le petit Amé était malade. Ce père soucieux s'en vint donc demander à parler seul à madame Aldenhoff, et l'on s'empressa de le faire entrer dans la salle bleue, s'excusant comme on put de le recevoir sans feu. Il passa donc sa main sur la joue d'Agnès, qui n'entra pas d'abord, et lui dit : « Je vous ai prise vraiment pour votre grand-mère ; » ce qui fit rougir de plaisir la petite enfant.